

Pas toujours facile de se mettre au COURANT

« Gite à droite ! ... Gite à droite ! ... » criait avec un grand sourire un petit barbu, les mains sur hanches. Avec son gros casque blanc et son masque optique il avait l'air d'être tombé de sa moto ! Mais quelle idée de porter des palmes sur une moto !

Dans 50 cm d'eau, un flotteur au bout des bras, je me demandais ce que je faisais sur le Chalaux. Depuis ce matin tout me paraissait bizarre. Le départ d'abord ...

Cela faisait dix mois que quelques membres du club bricolaient sur l'eau avec force chambres à air, chutes de mousse et autres bidules destinés à flotter. Le Pas venait d'être franchi avec l'achat de quelques flotteurs. Leurs histoires de vagues et de seuils avaient fini par me faire craquer pour un baptême prolongé ce week-end de la Pentecôte.

Comme convenu, j'attendais notre fourgon à quatre heures du matin, avec armes et bagages devant mon portail, y compris la tente (car bien sûr dans le Morvan on campe) et le pliant évidemment.

A six heures, le porteur du journal me trouva affalé dans le pliant, moi somnolent et inquiet car le retard prenait des allures de catastrophe, lui goguenard, le ricanement au coin des lèvres et ses impressions dans le regard : « Encore un qui s'est fait virer par sa femme ! ».

Mes recherches de la veille excitaient encore mes interrogations. Toutes les dépressions de la face cachée de la lune se trouvaient dans mon atlas, mais le Morvan, aussi grand qu'un timbre-poste, ne me livra point ses secrets, malgré l'emploi de la loupe.

Bref, Vatamielle voulut rattraper les quatre heures de retard dus à un ennui mécanique. Sur les routes du Morvan, au fond du fourgon, je sentais monter les nausées, celles que je ressens d'habitude en plongée par mer d'huile (certainement l'odeur de l'huile...).

La pluie battante eut l'extrême délicatesse de faire une pause de 30 minutes, le temps de monter les tentes (elle récidivera deux jours plus tard, le temps de les démonter). L'eau j'allais avoir le temps de la sentir et de la vivre.

Les naïfs s'imaginent que les Bretons avec toutes leurs églises, chapelles, calvaires, phares et autres menhirs crochètent et arrêtent tous les nuages. C'est faux, archi-faux! Certains nuages en réchappent et aigris, vomissent leur eau sur le Morvan.

J'avais donc dit bizarre. Dans la dépression située sous le barrage de Chaumeçon, je découvris dans les flaques et la boue un amoncellement de tentes et d'individus tous plus ruisselants les uns que les autres. La seule chose qui me parut naturelle et sensée, ce fut ces trois gamins au milieu d'une gigantesque flaque d'eau, les bottes remplies d'eau et se jetant des paquets de boue à la figure.

Gite à droite ! ... Gite à droite ! ... criait donc le barbu que tout le monde appelait Didier. A présent il nous demandait d'exécuter un bac. Mes genoux trouvaient que le torrent manquait d'eau, ou plutôt qu'il avait mal fait son lit vu le nombre de rochers qui traînaient partout.

Au départ, la température de l'eau me suggéra celle des lacs vosgiens (glauque et froide comme disent ceux qui n'y plongent jamais). Après un quart d'heure, noyé de sueur et d'hématomes, je déchaussais mon casque et rabattais ma cagoule pour me rafraîchir de la même eau.

Les 400 premiers mètres furent aussi longs qu'un marathon car, avec passion, amour et volupté nous nous traînâmes de roche en roche, de contre de rive en stop et de bac en reprise de courant.

Le contact avec le torrent était charnel : mes genoux, mes tibias, toute ma chair portait en elle l'image du Chalaux. Sous ma combinaison, tout mon corps me paraissait être le gigantesque négatif du torrent. Ce soir, après la douche, je pourrais relire sur chaque centimètre carré de peau l'histoire, l'épopée devrais-je dire des 400 mètres !

Il plut le matin, il plut à midi. Il plut l'après-midi, il plut la nuit. Il plut le lendemain, il plut le surlendemain. Après je ne sais pas car nous sommes rentrés chez nous. Seule une sécheresse exceptionnelle aurait pu nous offrir 48 heures de temps sec.

Le réveil fut contracté et douloureux. Ma carcasse ressemblait à une mécanique rouillée (par l'humidité bien sûr) et aux montages mal ajustés. Les 400 mètres constituèrent un superbe échauffement pour la suite du parcours. Dans sa sagesse, et par lassitude certainement, le torrent s'était constitué un lit plus calme et moins prétentieux. L'expérience courte, assurément, mais intense, bref mon vécu s'enrichissait d'heure en heure et d'hématome en hématome.

Il faut vous dire qu'une combinaison demi sèche de plongeur profilée pour slalomer entre les gorgones ne porte pas toutes ces protubérances, saillies et autres verrues semi rigides ou semi molles selon qu'on en parle avant ou après le contact. Je compris très vite l'intérêt de ces boursouflures et la subtilité de leur situation géopolitique.

Debout sur la roche, les mains sur les hanches et les palmes aux pieds, Didier nous envoyait sans flotteur dans le rappel et sous le seuil, les mains en avant, histoire de sentir les dessous du torrent. Nous n'avions guère le temps de les sentir, car comme le cheveu sur la langue, le torrent nous recrachait presque aussitôt dans son écume, courroucé par notre insolence.

Pour la véracité du propos il faut signaler que la pratique de la nage en eau vive exige un amour inconsidéré de l'eau. De plus, disposer dans ses ascendants d'une grenouille donne des prédispositions notoires à cette activité.

De Amont à Vitesse, tout le lexique alphabétique de la nage y passa. A la lettre E, Didier essaya de nous insuffler l'esprit de l'esquimautage. Lui, tel un têtard, esquimautait à tout crin. Tout était prétexte à renverser sa coquille.

Mon premier esquimautage en action fut réalisé dans le Haut de Courtibas. Des applaudissements nourris saluèrent la beauté du geste qui, je l'avoue humblement, fut totalement involontaire. Ces encouragements alliés à une Progression constante des techniques et des plaisirs, furent ma seule motivation.

Tous ces rochers qui au départ obstruaient l'horizon du torrent devinrent des Partenaires de jeu au fil des heures passées dans l'eau. En plongée, c'est la hauteur d'eau et la durée qui régissent les évolutions. En eau vive, c'est le volume d'eau et les obstacles qui règlent le jeu. Ce jeu est exigeant car il sanctionne toute erreur parfois durement.

Si les risques sont toujours présents, il faut savoir prendre les risques de ses passions pour en apprécier les joies et les émotions.

Henri Ciechowski